

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures: La dernière Prière, d'après M. J.-L.-E. Meissonier. - Salon de Paris 1878. Le Vin nouveau, d'après M. A. Anker. - Un Prince Japonnais en Voyage. - Un Incendie à New-York. - Une Curiosité de l'Arboriculture. Le Frère du Jardin d'Acclimation à Paris.

TEXTE. - Nos Gravures. L'Ecuyer du Sire de Starschedel. Episode de la Guerre de Trente Ans. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Théâtre Russe. - Un Eloge Académique. - Une Lettre à propos d'Esprit, a Madame de B. - Du Prix de quelques Tableaux anciens et modernes. - La Douleur et l'Ennui. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),

N° 1, à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 10.

— 9^e ANNÉE. —

11 Janvier 1878

NOS GRAVURES.

LA DERNIÈRE PRIÈRE.

Il est rare de rencontrer, parmi les œuvres de Meissonier, — ce maître des maîtres de

l'Ecole française, — des sujets aussi sérieux que celui-ci. Que l'artiste ait été témoin de cette scène, que ce soit une composition idéale, peu importe! Et cependant combien l'intérêt grandirait, si l'on connaissait l'histoire de cet homme mourant!

Rien dans cette chambre ne fait deviner la

condition de celui qui l'occupe, et qui, en ce moment, est sur le point d'abandonner pour toujours le monde et ses soucis. Les yeux du moribond sont à moitié clos par le sommeil de la mort; il tient étroitement serrées les mains du prêtre qui a offert pour lui sa dernière prière à Dieu, et a probablement entendu l'aveu de ses fautes.



LA DERNIÈRE PRIÈRE, D'APRÈS M. J.-L.-E. MEISSONIER.

A côté du lit, sur le mur, se trouve un crucifix, et sur un escabeau, une cruche dont le contenu a servi à humecter les lèvres de l'agonisant.

Ce séjour n'est ni un hôpital, ni la cellule d'une prison, et pourtant tout y présente l'aspect de la pauvreté.

La scène, comme on le voit, est tracée de

main de maître avec un grand effet de lumière et d'ombre, un fini qui rappelle les plus grands peintres de l'Ecole hollandaise, et surtout, avec un sentiment profond de la réalité.

LE VIN NOUVEAU.

Voici un bonhomme qui a l'air d'être plongé dans les plus graves réflexions, et il y a bien de quoi, car il déguste un vin mis nouvellement en perce, et provenant peut-être, qui sait? des vignobles qui couvrent le coteau derrière lequel s'abrite son habitation.

Il vient de porter son verre à sa bouche; l'arôme du jus de la treille parfume encore son palais, et à voir le sourire de satisfaction qui se dessine sur ses lèvres, on dirait que le liquide vermeil promet de devenir un jour du nectar.

Telle est la signification de l'œuvre, si simple et si naïve, due au pinceau de M. Anker, et qui a déridé bien des visages soucieux, parmi les visiteurs du Salon de Paris de 1878.

UN PRINCE JAPONAIS EN VOYAGE.

Rien, paraît-il, n'est comparable aux respects que les Japonais rendent à ceux qui ont mission de les gouverner. Ils les regardent comme des êtres supérieurs à la nature humaine et approchant de la divinité.

Cet homme à cheval, devant lequel s'inclinent avec recueillement les uns, et se couchent à plat-ventre les autres, est un „damios” ou gouverneur d'une des provinces du Japon. L'énorme chapeau de paille couvrant son auguste tête, nous indique qu'il est en voyage.

Faisons aussi remarquer que notre „damios” a tout l'air de partager lui-même le respect que sa personne inspire.

Ces grands dignitaires jouissent dans leurs provinces d'un pouvoir absolu, mais l'empereur s'assure de leur fidélité en retenant leur famille en otage, et en les obligeant de passer eux-mêmes une partie de l'année à Jeddo, sous ses yeux. „Précaution vaut mieux que souci.”

UN INCENDIE A NEW-YORK.

Deux cents membres de la Chambre de commerce de New-York, s'étant rendus dernièrement à la station navale de Brooklyn, sur l'invitation du commandant de l'Amirauté, allaient se mettre à table, quand tout-à-coup, le tocsin sonna et le canon d'alarme retentit. A peine eut-on le temps de s'informer de ce qui se passait, qu'on vit accourir des pompes à incendie à vapeur, des charrettes, des hommes portant des échelles et des crochets, des marins munis de fusils, etc.

Chose admirable, et qui donne une idée de la manière dont les secours en cas d'incendie sont organisés à New-York, en moins de trois minutes le feu qui allait dévorer le bâtiment était éteint, — et nos invités se remettaient à table, comme si rien ne s'était passé.

Nos grandes administrations locales ne feraient-elles pas bien d'envoyer en Amérique des spécialistes pour étudier un tel système?

UNE CURIOSITÉ DE L'ARBORICULTURE.

LE FRÊNE DU JARDIN D'ACCLIMATATION A PARIS.

Il est vraiment curieux de voir au Jardin d'Acclimatation à Paris les visiteurs surpris tourner en tous sens autour d'un arbre de forme tout-à-fait inconnue jusqu'ici.

En effet, il est impossible d'avoir, à première vue, une idée de cet arbre bizarre; mais, après quelques minutes d'examen et de réflexion, il est facile, pour toutes les personnes qui ont quelques notions de botanique, de reconnaître en cet arbre le frêne commun.

Celui qui nous occupe est composé de cinq jeunes frênes plantés à quinze centimètres les uns des autres, et réunis par la greffe en un seul arbre, à quarante centimètres de hauteur, et puis de nouveau divisés et réunis successivement plusieurs fois, opération des plus simples et qui peut être répétée.

La branche principale du milieu est supprimée; deux branches latérales (les branches du frêne sont très flexibles) sont dirigées avec

une grande facilité et prennent la forme d'une couronne d'où s'élancent sept rameaux figurant un gobelet au-dessus duquel l'arbre est abandonné à lui-même.

Dix années ont été nécessaires pour forcer ce frêne à subir ces contorsions.

Ajoutons que ce long travail de patience est plutôt un objet de curiosité que de véritable utilité; il offre cependant un intérêt incontestable aux amateurs d'arboriculture, qui peuvent constater que la végétation n'a pas souffert de toutes ces opérations successives.

Nous comptons certainement parmi nos lecteurs des propriétaires qui peuvent se livrer à la même opération: pourquoi ne le feraient-ils pas, au grand émerveillement de leurs amis et connaissances?

L'ÉCUYER DU SIRE DE STARSCHEDEL.

Épisode de la Guerre de Trente Ans.

(Suite, voir p. 70.)

IX.

Le farouche colonel, que nous avons laissé seul avec Tugendreich, lui adressa des paroles pleines de douceur, parla des horreurs de la nuit passée d'un air de compassion, et, cherchant à la tranquilliser pour l'avenir, il se prenait à lui débiter des propos aussi galants que le pouvait faire un soldat de la Guerre de Trente Ans, lorsque le vieux Talander, s'inclinant humblement, entra dans la salle suivi d'Axel sans armes, et portant derrière lui un pupitre et des papiers.

— Noble et rigoureux seigneur, dit le magister en saluant de nouveau le colonel, je viens au nom de mon maître vous soumettre quelques conditions raisonnables auxquelles il consent à remettre son château, et que j'ose vous supplier de vouloir bien entendre.

— Accordé! dit le colonel en riant. Et il jeta en même temps un tendre regard sur la jeune fille, comme pour lui faire entendre qu'il n'agissait ainsi que par amour pour elle.

„Amnistie sans réserve pour les faits de la nuit passée, dit le magister en lisant ses papiers; tolérance pour la religion et ses ministres jusqu'à la décision des affaires de ce pays; exemption de toutes contributions sous quelque nom et sous quelque prétexte qu'on les exige...”

— Vous demandez beaucoup, dit le colonel.

„A ces conditions, continua le magister, le sire de Starschedel consent à ce que les troupes de sa majesté impériale occupent son château et les dépendances.”

— Il n'est toutefois ici question que du régiment de Tiefenbach, reprit vivement Axel. C'est le mieux discipliné; et la parole écrite de votre général nous répondra de l'exécution de la capitulation.

L'étranger et Tugendreich regardèrent le jeune écuyer d'un air étonné, et Talander jeta sur lui un regard d'effroi. Le magister reprit la parole :

— La précipitation de ce jeune homme me rappelle deux points importants que ma pauvre mémoire avait oubliés, dit-il; je vais les ajouter.

— Et un noble officier, comme le colonel, nous offrira sans doute la possibilité de les faire accepter, dit, pendant que le magister écrivait, la belle Tugendreich qui, comme toutes les jeunes filles, avait bientôt reconnu l'empire qu'elle exerçait.

— Que ne ferais-je pas pour obtenir un regard favorable de ces beaux yeux! répondit l'étranger. Et, prenant le papier que lui remit Talander, il fit un leste salut militaire à la jeune fille, lança un regard de mépris sur Axel, et gagna rapidement la porte.

A peine un quart-d'heure se fut-il écoulé, que les chaînes du pont-levis se roulerent de nouveau, les portes s'ouvrirent avec fracas, et le colonel entra dans la cour en faisant caracolier son cheval, et agitant en l'air la capitulation, comme un drapeau de paix.

Starschedel descendit avec ravissement à la rencontre du colonel qui s'élança légèrement

à bas de son cheval, dont il jeta d'un air hautain la bride à Axel, cherchant ainsi à le faire rentrer dans les bornes de son état qu'il avait si audacieusement franchies. Le jeune écuyer remit aussitôt le cheval qu'on lui donnait à garder à un de ses camarades d'écurie, qui le promena dans la cour; pour lui, il demeura les bras croisés sur sa poitrine, regardant l'officier étranger d'un air calme.

L'attitude fière du jeune serviteur acheva d'irriter le colonel, qui gagnait déjà le château, accompagné du sire de Starschedel. Pour compléter l'humiliation d'Axel, il s'arrêta tout-à-coup, et appuyant une de ses bottes sur la première marche du péristyle, il lui cria :

— Ecuyer, viens déboucler mon éperon qui me blesse!

— Je vais prévenir votre valet que vous avez besoin de lui, dit fièrement Axel: veuillez seulement me dire où je le trouverai.

A ces mots, le visage du colonel Grotta se couvrit d'un rouge foncé; il se tourna en frémissant de rage vers le seigneur du château, et le pria d'ordonner à son écuyer d'obéir à un ordre qu'il était de son honneur de faire exécuter.

Le vieux sire écouta cette requête avec l'air de l'embarras le plus comique; car il ne savait lequel il devait le plus redouter, d'Axel ou du colonel ennemi.

Enfin, il se décida à supplier à voix basse son jeune écuyer d'obéir. Mais Axel secoua en silence sa tête ombragée d'une forêt de cheveux blonds, et demeura immobile.

— Mon cher Axel, je t'en prie, lui disait le vieillard, toi qui as si souvent bouclé mes éperons, pourquoi refuser ce service à un gentilhomme qui n'est pas d'une moindre qualité que moi?

— Je vous honore et je vous aime comme mon père, dit Axel, et je ne regarde pas comme un déshonneur les services que je vous rends. Je vous porterais même sur mon dos, à défaut de cheval; mais souffrir une humiliation d'un orgueilleux étranger! Non, jamais, jamais vous ne m'y ferez condescendre.

— Je suis curieux de voir qui l'emportera, du maître ou du valet, dans cette singulière altercation, dit le colonel d'un air moqueur.

Le vieux sire rougit de colère en entendant ce sarcasme, et, reprenant toute l'autorité qu'il abandonnait si souvent à ceux qui l'entouraient, il s'écria d'une voix forte :

— Axel, déboucler cet éperon sur-le-champ, ou quittez à l'instant mon service.

— Je vais donc m'éloigner, mon noble maître, dit humblement Axel. Du moins, je vous laisse sans inquiétude sur votre sort, et j'emporte une pensée qui fait mon bonheur: accordez quelquefois un souvenir à votre fidèle serviteur.

Il plaça respectueusement ses lèvres sur la main que lui tendait le faible vieillard, et, essayant une larme, il se rendit dans l'écurie pour faire les préparatifs de son départ.

X.

Tugendreich s'était réfugiée dans une grotte située au fond du jardin, pour ne pas entendre le bruit des tambours d'une compagnie de soldats de Tiefenbach qui entraient dans le château; elle était plongée dans une rêverie profonde, lorsque Axel se présenta devant elle, un sac de voyage sur l'épaule.

— Votre père vient de me chasser de son service, noble demoiselle, dit-il avec émotion, mais jamais je ne renoncerais au vôtre. Bientôt vous entendrez parler de moi...

— Eh quoi! nous quitter, Axel, dit la jeune fille dont les yeux se remplirent de larmes. Se peut-il... non. Je vais trouver mon père...

— Tout est fini, noble demoiselle, lui dit-il; votre intercession serait inutile... Axel va s'éloigner... S'il osait, ajouta-t-il après avoir un peu hésité... s'il osait vous offrir un souvenir...

En disant ces mots, il cueillit une de ces charmantes fleurs d'un bleu pâle, nommées „souvenez-vous de moi,” et la lui remit entre les mains.

— Mais non, dit-il tout-à-coup, ce gage est trop périssable, il vaut mieux que je vous offre un souvenir à la manière de ma bonne patrie.

Il tira de sa bourse un écu suédois, et le brisant avec vigueur en deux parties, il en présenta une à la belle Tugendreich qui n'eut pas le courage de la refuser.

— Celui qui vous rapportera l'autre, vous portera un message d'Axel, lui dit-il.

Avant que Tugendreich pût s'y opposer, il avait déposé un baiser sur son front, et s'était échappé. La jeune fille se leva avec effroi, et aperçut au lieu du jeune écuyer le vieux Talander immobile devant elle, et qui la regardait d'un œil sévère; mais avant qu'il pût lui adresser la réprimande qu'il se disposait à lui faire, le baron accourut à son tour et annonça avec joie à sa fille que toutes les conditions avaient été acceptées.

— Mais quel intérêt attaches-tu donc à cette fleur qui t'occupe tout entière, dit-il en voyant sa fille entièrement absorbée dans la contemplation de celle qu'Axel avait laissée dans ses mains.

— Mon père... dit la jeune fille en se remettant avec toute l'adresse féminine, et jetant un regard suppliant à Talander, tout en retenant une larme prête à s'échapper de ses yeux, je... je discutais avec le magister qui m'enseigne la botanique. Oui, dit-elle, rassurée par le silence compatissant de Talander, il prétendait que cette fleur est le myosotis palustris ou l'oreille d'ours; et moi, je soutenais que c'est la veronica chamodrys ou le gamander, et qu'il n'aurait pas dû oublier, puisque ce nom rime avec celui de Talander. N'ai-je pas raison, mon père?

A ces mots, elle entraîna le vieux baron hors du jardin, et le magister, demeuré seul, joignit les mains au-dessus de sa tête pour témoigner la surprise que lui causaient l'audace et la ruse féminine.

— Du moins, se disait-il en regagnant le château, elle aurait pu choisir une autre excuse; mais me faire confondre le myosotis des marais avec la véronique des champs, c'est aussi par trop me compromettre!

La guerre, qui amenait souvent des corps d'armée considérables aux environs du château, faisait un peu ressentir ses fléaux dans l'intérieur de ses murs, où commandait le colonel qui y était resté en garnison avec une partie du régiment de Tiefenbach.

Bientôt on s'aperçut que ses services n'étaient pas entièrement désintéressés, car il cherchait sans cesse l'occasion de se trouver avec la belle héritière du château, et il se hasardait même quelquefois à risquer, avec courtoisie, mainte attaque contre son cœur. Il trouvait toutefois un rival redoutable dans le cœur de Tugendreich; l'image du pauvre Axel y était profondément gravée, et le fragment de l'écu suédois qu'il lui avait laissé, lui semblait un trésor plus précieux que la riche parure en pierreries que Grotta lui fit venir de Dresde, et qu'elle se vit forcée d'accepter par l'ordre de son père.

Un vague pressentiment semblait faire deviner au fier baron le rival qu'il avait à craindre, et il se plaisait à rappeler avec ironie le souvenir du bel écuyer et de l'éperon trop étroitement bouclé, lorsque Tugendreich excitait son humeur en rebutant ses hommages. Dans ces moments, sa colère s'exhalait par des propos méprisants sur les vilains, et leur ardeur à se rapprocher des classes nobles, et ces discours mettaient à de rudes épreuves la patience du vieux Talander, qui avait une haute idée de sa valeur personnelle et de la caste où le Ciel l'avait fait naître.

Le baron, désespérant de gagner le cœur et la main de sa belle, en suivant les voies modernes de la galanterie, en revint à l'antique manière et appela l'autorité paternelle à son aide. Le digne sire de Starschedel eut encore une rude épreuve à soutenir avec les pressantes prières de son puissant gendre futur: les larmes de sa fille, et le veto de Talander, dont l'éloquence luthérienne combattait avec avantage la demande de l'officier.

Enfin, comme il arrive toujours, la puissance et le rang l'emportèrent. Le corps d'armée auquel le colonel était attaché, devait se joindre prochainement à celui de Tilly, pour amener une bataille décisive, et il insista avec force

sur le prochain accomplissement de ses vœux.

Starschedel, qui ne trouvait pas la force de résister, annonça à sa fille pâle et tremblante que ses fiançailles auraient lieu le lendemain; il ajouta, avec toute l'énergie qu'il lui fut possible de rassembler, que sa volonté serait inébranlable, et la quitta promptement, dans la crainte de ne pouvoir résister à ses regards suppliants.

(A continuer.)

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Bonnes ménagères, — et j'aime à croire que la majorité de mes lectrices le sont, — je vais vous entretenir de la Conservation des Végétaux alimentaires.

En général, les légumes, pour être conservés, doivent être séparés de ceux qui ne sont pas de même espèce, parce qu'ils se communiquent réciproquement leur saveur particulière. Ces végétaux ne doivent pas non plus être placés dans l'eau ni même lavés ni rafraîchis par des aspersion d'eau jusqu'au moment où ils doivent être consommés, parce que leur saveur en serait altérée. Avant de les cuire, s'ils sont devenus flasques et coriaces, on leur rend leur délicatesse en coupant le bout inférieur de la tige et en exposant à fleur d'eau la section fraîchement coupée, ou en plongeant la plante entière dans l'eau si l'amputation n'est pas possible. Les racines charnues et juteuses doivent être gardées dans un lieu frais, obscur et humide. On les met en tas peu volumineux pour empêcher d'un côté qu'elles ne se rident et de l'autre qu'elles ne s'échauffent. Dans bien des cas, la principale affaire est de prévenir l'évaporation.

Les pommes de terre, les navets, les carottes et autres racines ne doivent pas être nettoyés de la terre qui y adhère, parce qu'on blesserait les petits fibres qui la retiennent et qu'on hâterait l'évaporation. Par la même raison l'herbe doit être coupée très près de la racine, mais il faut prendre garde d'atteindre celle-ci. Il faut prendre toutes les précautions pour empêcher la gelée qui détruit la vie des végétaux, ou pour ralentir leur complète maturation.

A présent, voulez-vous avoir en toute saison des choux et des épinards verts? Faites dessécher les feuilles à une chaleur égale, puis trempez-les quelques heures dans de l'eau tiède: elles reprendront leur apparence et leurs qualités premières.

Mais ces légumes, que vous avez maintenant le moyen de conserver, ont parfois un mauvais goût. Pour le faire disparaître, on prend 69 parties d'eau et une partie de chlorure de chaux, ou bien un litre d'eau et deux gros de chlorure; délayez le chlorure dans l'eau, laissez déposer, séparez le liquide éclairci, et servez-vous en pour laver les légumes; si l'odeur désagréable persistait, laissez les légumes en contact avec l'eau de chlorure pendant deux heures. On termine ensuite par un lavage à l'eau ordinaire. Les légumes, ainsi lavés, peuvent être servis sur nos tables: ils ont repris leur saveur naturelle, ils jouissent de toutes les qualités qu'on exige de ces aliments.

ÉLOY.

LE THÉÂTRE RUSSE.

Pierre-le-Grand a été le véritable créateur de la langue russe, en adoptant, comme langue générale des affaires, l'idiome vulgaire qui devint alors une langue écrite; mais les premiers essais faits dans le domaine de la littérature nationale, ne furent que des produits factices: à défaut d'ouvrages originaux, on imprima d'abord des traductions d'auteurs allemands, français et hollandais.

Pour ne parler ici que du théâtre, il en fut en Russie comme dans les autres pays: les premières représentations dramatiques furent l'œuvre de sociétés particulières et eurent un

caractère purement religieux: les sujets des pièces étaient empruntés à l'écriture sainte.

Tout-à-coup deux hommes de génie vinrent faire époque dans la littérature d'un peuple resté si longtemps en arrière de tous les autres peuples de l'Europe.

Ces deux hommes furent Lomonosof et Sumorokof.

Lomonosof naquit en 1711, dans la cabane d'un pauvre pêcheur d'Archangel; son heureuse étoile voulut qu'il apprît à lire. Une mauvaise traduction du cantique des cantiques de Salomon lui inspira pour la poésie une telle passion qu'il abandonna la maison paternelle et entra dans un couvent de Moscou où il se mit à étudier avec zèle le latin et le grec. L'Académie des sciences, informée des succès de ce jeune homme, l'envoya à ses frais terminer ses études à l'Université de Marbourg.

Lomonosof, à son retour, s'illustra par un grand nombre de productions poétiques et nationales; il composa des odes, des épîtres, des poèmes et des tragédies, dans lesquelles il fit briller les trésors jusqu'alors inconnus de la langue russe, langue harmonieuse, riche en expressions, et qui possède, comme l'italien, des augmentatifs et des diminutifs. Ses ouvrages lui valurent le titre de „père de la poésie russe” et la protection d'Elisabeth, qui le combla de bienfaits et d'honneurs. Elevé à la dignité de conseiller d'Etat par Catherine II, il jouit peu de cette dernière faveur et mourut l'année même de sa nomination (1765).

* * *

Alexandre Sumorokof, né à Moscou en 1727, mort en 1777, est généralement regardé comme le véritable fondateur du théâtre russe; il consacra spécialement son talent au drame et se voua à l'imitation de Racine, dont il admirait les tragédies. Il s'unit avec un acteur qu'on surnomma le Garrick de la Russie, Féodor Volkof, qu'il trouva montant un théâtre à Joroslof. Volkof, après avoir représenté quelques scènes pieuses, commença à jouer les drames de Lomonosof et de Sumorokof. On raconte que cet acteur portait à un si haut degré l'amour de son art qu'il était lui-même le décorateur et le costumier de son théâtre, et que, pour exciter le goût du peuple, il donnait souvent des spectacles gratuits.

L'impératrice Elisabeth ayant entendu parler du talent de Volkof et de son zèle pour l'art dramatique, le fit venir avec sa troupe à Saint-Petersbourg, en 1752. Charmée d'un jeu dont on n'avait pas encore eu l'idée, et de la représentation de drames composés par un poète national, elle n'épargna ni les faveurs, ni l'or pour encourager les travaux des premiers auteurs. Sumorokof fut nommé directeur d'un théâtre qu'elle fit élever à la Cour, et reçut de riches émoluments. Volkof et les acteurs furent anoblis.

„Zémira” fut la dernière pièce jouée par Volkof; cette pièce et le „Faux Démétrius” sont encore représentés aujourd'hui, ce qui est une preuve du mérite de l'auteur.

Sumorokof, en effet, s'il n'égalait point Lomonosof en génie, ouvrit cependant carrière à de nombreux imitateurs, qui, soit en traduisant les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, et surtout du théâtre français, soit en créant eux-mêmes, et souvent avec un grand talent, tirèrent enfin le théâtre et la littérature russe de la nullité dans laquelle ils avaient été jusqu'alors ensevelis, et prouvèrent qu'il était possible au flambeau du génie de s'allumer avec éclat au milieu des glaces du Nord.

* * *

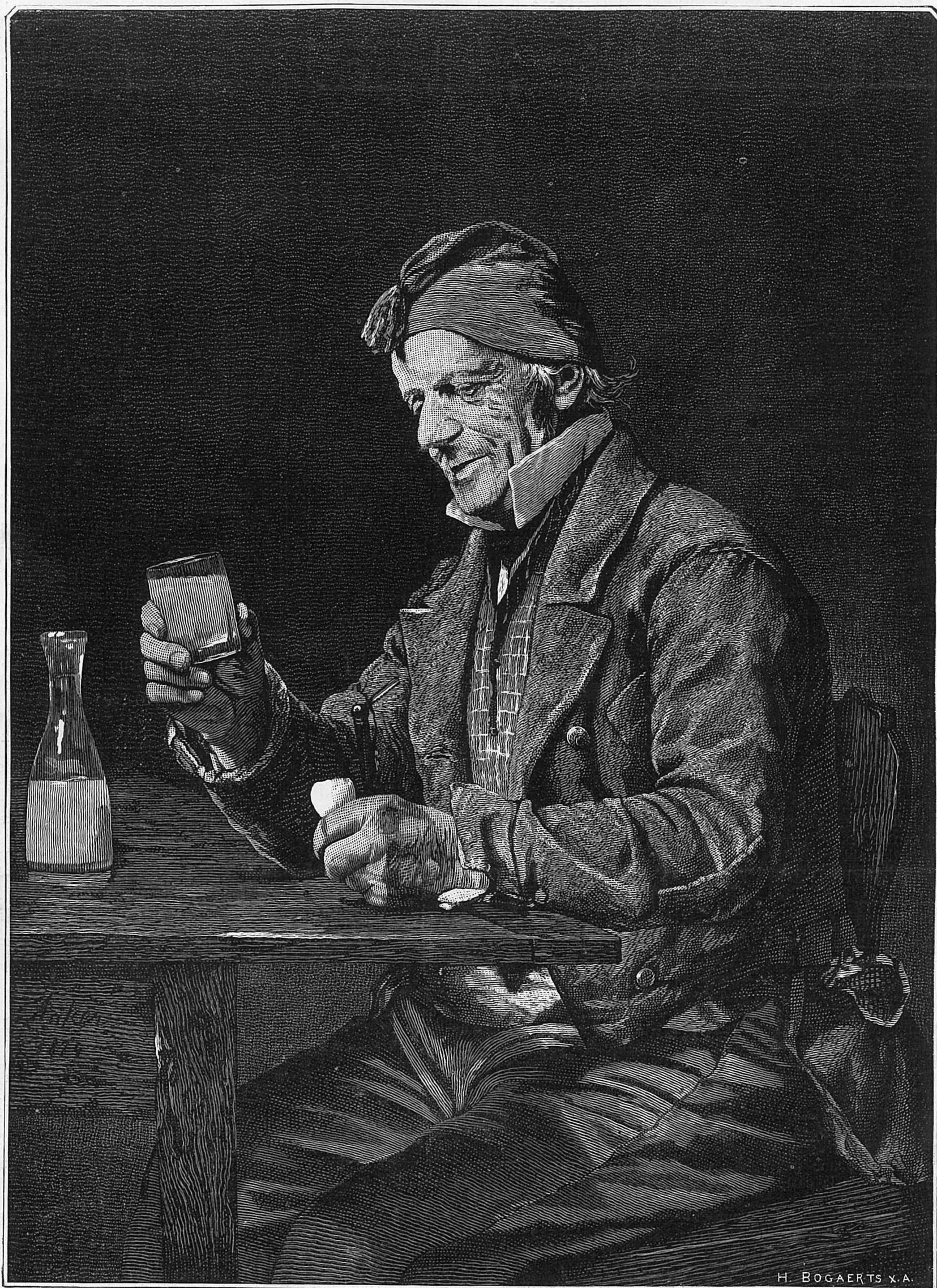
Après ces deux auteurs vient Ozeroff, dont la pièce la plus estimée est Fingal, tragédie en trois actes, avec des chœurs. Les principaux personnages sont Fingal, roi de Morven, Starne, roi de Lolin, et Moïna, fille de ce dernier.

Starne a promis solennellement à Fingal la main de sa fille, mais cette promesse n'était qu'un piège qu'il lui tendait pour l'attirer dans ses Etats; son intention était de le faire périr pour venger son fils Toscar, que ce héros avait tué dans un combat. Fingal arrive dans

le royaume de Lolin pour y célébrer ses noces. Il est introduit dans le temple d'Odin, sous le prétexte qu'il fallait obtenir le consentement de ce dieu avant de terminer le mariage; mais le grand-prêtre déclare qu'il ne peut épouser

Moïna avant de se rendre au tombeau de Toscar pour se réconcilier avec ses mânes. Fingal, irrité, le qualifie de tourbe, etc., et l'engage à renoncer à sa ruse grossière. Décidé d'abord à ne pas aller à la tombe de Toscar,

il finit par se rendre au désir de Starne. Celui-ci prend ses mesures pour le faire tuer par ses soldats; mais ceux de Fingal arrivent avec Moïna, son amante, à temps pour l'arracher à la mort. Malgré cet incident, Starne



SALON DE PARIS 1878. — LE VIN NOUVEAU, D'APRÈS M. A. ANKER.

saisit son poignard et se précipite sur le jeune roi; mais Moïna se jette entre les deux. Irrité contre elle, son père la frappe et puis tourne son glaive contre lui-même. A cet aspect, Fingal saisit le poignard d'Ullin, son barde, pour

suivre son amante dans la tombe, mais celui-ci lui représente qu'il doit se conserver pour le bien-être de ses sujets, et Fingal finit par céder à ses instances.

A la fin de la pièce ce héros prie le barde

de l'entraîner loin de cette plage funeste, et de se charger, en même temps, du corps inanimé de l'intéressante Moïna, dont il veut, dit-il, évoquer chaque jour l'ombre pour adoucir, s'il est possible, les souffrances de son âme.

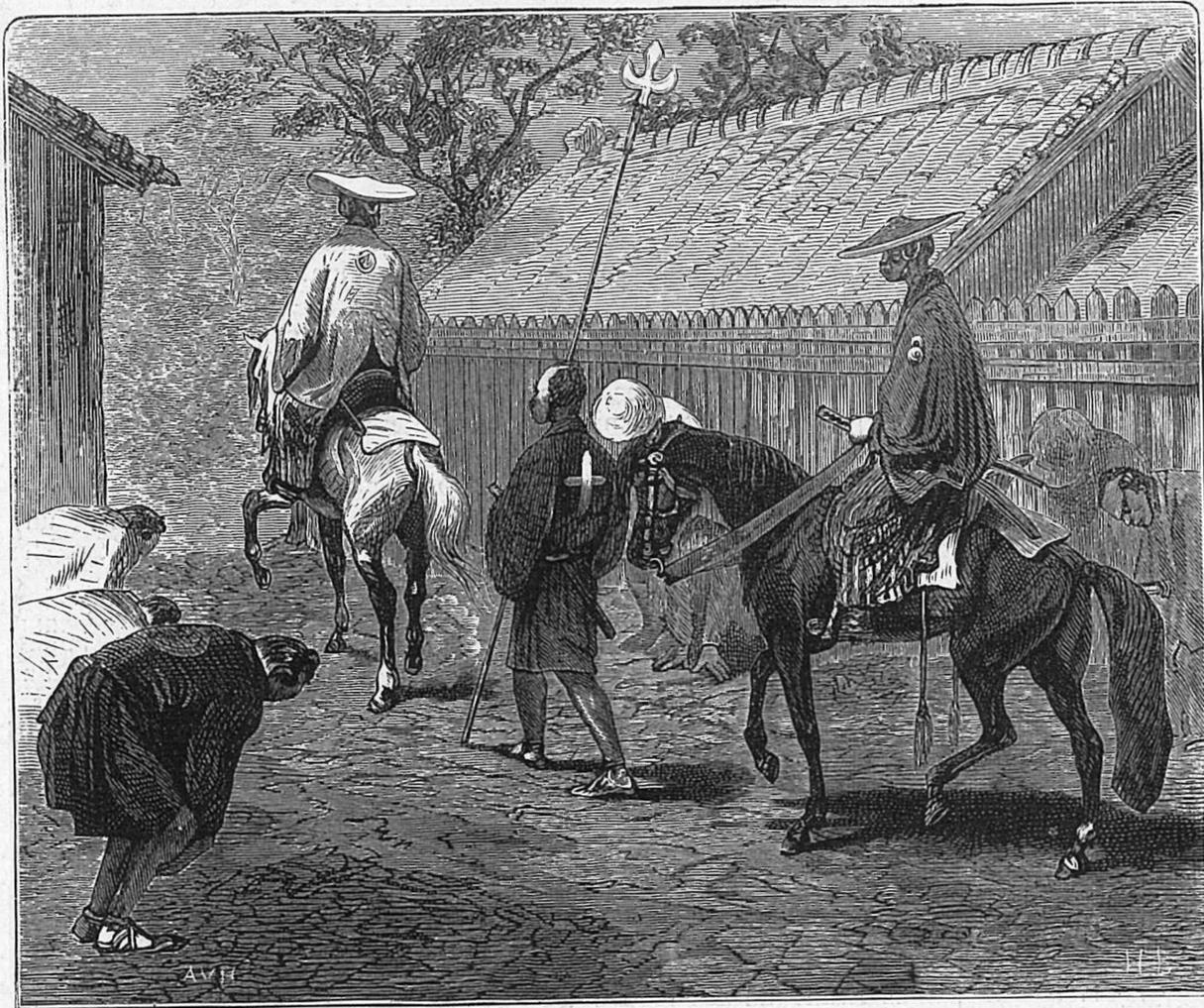
Bobouilew a composé une tragédie intitulée Marie; dans cette dernière pièce figurent Démétrius, Voïvoïe (Palatin) de Riew, Mstilaw, prince de Tchernigor. Au premier acte Démétrius ordonne qu'un conseil se rassemble afin de délibérer sur les moyens à mettre en usage pour repousser son ennemi Bati. Mstilaw s'approche cependant de Démétrius et lui raconte que chemin faisant, il a rencontré un vieillard qui lui a parlé ainsi à haute voix: „Il sera ceint d'une couronne sanglante. La flèche vous réunira à jamais." Et il se mit à rire aux éclats; et Démétrius lui répond de la sorte:

„Non, tu t'es trompé, mon fils; ton esprit distrait a confondu un vain fantôme avec la réalité." — Mstilaw reprend: „N'y a-t-il pas par hasard des visions que Dieu envoie? N'y a-t-il pas des songes qui nous prophétisent et les joies et les malheurs terrestres? — „Il est vrai, dit Démétrius, qu'il existe

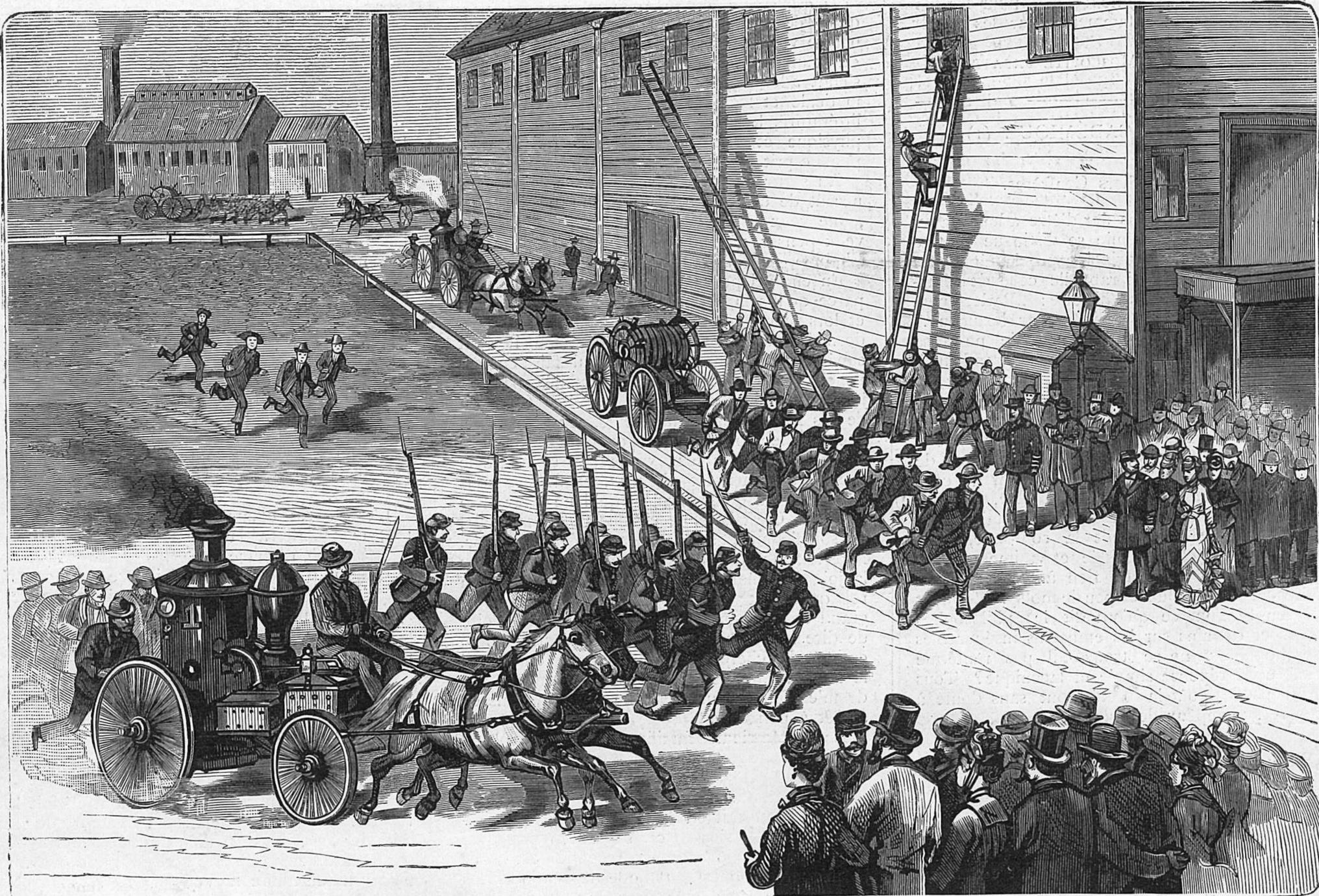
des songes qui viennent de Dieu; des songes, où les mortels entendent l'écho céleste; mais il ne faut pas prendre pour une voix secrète du Ciel des chimères créées par notre imagination; il est plus naturel d'y découvrir une vertu maligne,

car Satan qui a séduit notre mère se moque de ses enfants infortunés: garde-toi, mon fils, garde-toi d'ajouter foi à ses embûches; comme un feu terrible pénètre partout, ainsi l'Esprit Tombé fait tous ses efforts pour perdre les en-

d'autant plus abondante que la terre était neuve et inculte. Chaque science, chaque art, aussitôt connu, y trouvait des hommes qui l'étudiaient avec ardeur le répandaient avec zèle, lui donnaient l'appui de son talent ou de sa protection,



UN PRINCE JAPONAIS EN VOYAGE.



UN INCENDIE A NEW YORK.

Un siècle et demi ont développé dans la Russie plus de progrès qu'en aucun autre pays du monde. Malheureusement ces progrès tournèrent seulement au profit de la classe privilégiée. Le despotisme, si prompt à accueillir le génie, a bien pris soin en même temps qu'il devint surtout le patrimoine des nobles.

Ces progrès ont surtout été remarquables en ce qui concerne le théâtre. Les Boïards, voyant un théâtre s'élever à la Cour, voulurent aussi s'approprier ce genre de jouissance; l'ordre fut bientôt donné aux esclaves de devenir acteurs, musiciens, danseurs; et semblable à une verge enchantée, le bâton fut chargé de métamorphoser une brute en un homme intelligent, rempli de grâces et de finesse, obtenant ainsi en Russie ce qui, dans les autres pays, n'est que le résultat du goût et de la liberté. Chaque riche seigneur russe eut dès lors son théâtre, ses musiciens et ses danseurs, qui ne manquaient pas de talents, mais n'en demeuraient pas moins esclaves, à quelque degré de perfection qu'ils parvinssent. Il n'était pas rare de voir, après le spectacle, Brutus fouetté pour avoir rendu trop mollement sa haine contre la tyrannie.

Avec le nombre des théâtres s'accrut le goût qu'ils inspiraient, et une foule d'auteurs consacraient leur existence à des productions dramatiques; mais leur génie, entravé par les ciseaux de la censure, languissait dans d'étroites limites. Ne pouvant diriger leur plume à leur gré, ils substituèrent la gloire à la liberté; à défaut des tableaux de la tyrannie et de l'injustice, ils présentèrent ceux de la générosité et de la clémence.

L'état social de la Russie, son histoire, riche en événements extraordinaires, en hommes doués de passions aussi ardentes que la terre qu'ils habitent est glacée, donnent à la littérature russe un caractère en même temps intéressant et original; toutefois le genre dramatique n'est guère riche en œuvres offrant des sujets tirés de la vie propre ou de l'histoire de la nation, et la cause en est à la prédilection de la haute société pour les pièces étrangères, et notamment pour les pièces françaises.

UN MOSCOVITE EXPATRIÉ.

UN ÉLOGE ACADEMIQUE. (I)

Messieurs et chers Confrères.

Je suis d'autant plus fier d'être admis parmi vous que votre Académie se distingue de toutes les autres par le principe proclamé en tête de ses statuts et qui rappelle celle de Memphis, si célèbre dans l'histoire: „Parler peu, écrire encore moins, mais penser beaucoup.” L'homme éminent à qui je succède ne cessa d'observer cette règle avec la plus grande fidélité. Ah, si je ne puis l'égaliser, je m'efforcerai du moins de m'associer à sa gloire, en vous traçant un tableau de sa vie.

Ce qui le caractérisa avant tout, ce fut son dédain pour la gloire, pour les grandeurs de la terre, et lorsqu'on voulut le nommer conseiller communal, il rejeta cette offre, non pas avec cette feinte modestie qu'affectait César lorsqu'Antoine lui offrait la couronne, mais avec une franchise décidée et vraiment philosophique. „Je n'entends rien à toutes ces affaires-là,” dit-il. Que ce peu de mots renferment de sens! Tout ce qu'ont dit les philosophes grecs et romains sur les embarras inséparables des honneurs, ne se trouve-t-il pas renfermé dans cette réponse simple et laconique? Tous les gens de goût la préféreront sans doute à ces vers pompeux de Racine:

„Heureux qui satisfait de son humble fortune,
„Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.”

N'allez pas non plus m'imposer la tâche de vous donner des analyses de ses ouvrages. Sa modestie m'en a dispensé. Il était bien éloigné du faste de tant d'écrivains qui publient le fruit de leurs veilles, et dont le but est moins

d'instruire l'univers que d'être admirés. Personne ne doute, Messieurs, que s'il eût voulu prendre la plume, il n'eût effacé les plus grands écrivains du siècle. Il le disait lui-même avec cette ingénuité que vous lui connaissiez; mais il ajoutait: „La gloire viendrait me chercher: je suis homme, je suis faible, et quelques mouvements d'orgueil pourraient altérer le calme de mon âme. — Écrivez, lui disait quelqu'un, mais gardez l'anonyme. — On me reconnaît toujours, répondit-il, et le cri de la renommée viendrait troubler ce silence qui règne dans ma retraite.”

Il était si imperturbable dans ce système, que lorsqu'il fut admis parmi vous, vous fûtes forcés de le dispenser du discours ordinaire; exception faite pour lui seul, et qui prouve autant en faveur de votre modestie que de la sienne, puisque dans ce discours il n'aurait pu s'écarter de l'usage reçu de vous louer et de se louer lui-même.

Il fut grand parce qu'il dédaigna la grandeur. Il eut des talents parce qu'il eut soin de les cacher. Il fut penseur profond, parce qu'il renferma toujours ses pensées en dedans de lui-même. Sa mère nous assure que, trois jours avant de lui donner l'être, elle eut trois songes où elle vit trois couronnes de laurier qui furent placées sur la tête de son enfant, par trois divinités qui l'allaitaient tour à tour. Je sais bien que les académiciens ordinaires rejettent ce fait au rang des fables, parce que leurs mères n'ont point eu de pareils songes avant de les mettre au monde. Mais ce que le Ciel ne permet pas pour des hommes vulgaires il le permet en faveur des grands hommes.

On l'envoya de bonne heure au collège. Ici, l'histoire de sa vie offre des obscurités, et fait naître un problème que je vais résoudre. Les uns prétendent qu'il brilla dans les classes, les autres, qu'il fut toujours placé au dernier rang. Si la première tradition est vraie, c'est que ses talents extraordinaires se développaient déjà. Si c'est la seconde qu'il faut adopter, c'est qu'il dédaignait la gloire scolastique, ou que la nature voulait mûrir ce fruit avant même qu'on en soupçonnât le germe. Au reste, j'ai su qu'il s'était adonné spécialement à l'analyse grammaticale et logique, et qu'il avait dédaigné la littérature, les mathématiques, l'astronomie, la physique et toutes ces sciences qui forment peu l'esprit et le cœur.

Au sortir du collège, ses parents lui ordonnèrent de choisir un état: aucun ne lui plut. „Que veux-tu donc faire? lui dirent-ils. — Je veux penser, répondit le jeune philosophe. — Eh bien, pense,” reprirent ces gens modèles.

En effet, il pensa toute sa vie. Il lisait peu, parce qu'il y a, d'après lui, peu de bons livres; et lors même qu'il lisait les meilleurs, il s'endormait, parce qu'il sentait combien il était supérieur aux auteurs même qui faisaient ses délices. Les „Jeux d'esprit” publiés par les journaux étaient sa lecture favorite. Combien de fois l'avez-vous vu, messieurs, nouvel Oedipe, chercher le mot d'un rébus ou d'un logogryphe avec une inquiétude inexprimable, se battre le front, s'arracher les cheveux, et donner tous les signes du désespoir, lorsqu'il ne pouvait le trouver! C'est la seule circonstance de sa vie, où son flegme et son courage se soient démentis. Mais lorsqu'il rencontrait ce mot précieux, comme la joie rayonnait sur son visage. Non, celle d'un roi qui vient d'être proclamé n'a rien de si grand et de si majestueux. Je dois à sa gloire de dire ici, qu'un jour il me l'a sacrifié toute entière. Je cherchais le mot d'une énigme, il le trouva, vint me le dire à l'oreille, me permit de m'en faire honneur, et ne révéla jamais ce secret à personne.

Enfin, Messieurs, familier avec le peuple, il s'humanisait avec lui, se mettait à sa portée sans efforts, et prenait si bien le langage qui lui était naturel. Convive agréable, l'appétit avec lequel il mangeait en donnait aux autres. Rappelez-vous, messieurs, ce superbe repas qu'il vous donna le jour de sa réception.... Mais je m'aperçois, messieurs, que je redouble les regrets que vous a causés sa perte, et je m'arrête avec vous pour pleurer cet homme étonnant, qui donnait d'excellents dîners et qui n'exigeait pas qu'on les lui rendit. La

douleur m'étouffe la voix, et je ne me sens plus la force de lire cette phrase par laquelle je finis. Je me suis proposé ce grand homme pour modèle, et je sens qu'en faisant ce discours, j'ai manqué à la loi qu'il s'était faite à lui-même de ne jamais écrire, mais c'est la seule fois que je m'écarterai de ses traces, et dans tout le reste de ma vie je vous promets, ainsi qu'au public, d'être son fidèle imitateur.”

UNE LETTRE A PROPOS D'ESPRIT.

A Madame de B.

Vous me faites l'honneur, Madame, de me demander ce que c'est que l'esprit? — C'est me flatter; un sot oserait seul vous répondre sans se troubler.

On appelle esprit certaines liqueurs volatiles qui, s'échappant soudain du vase qui les renferme, jaillissent, pétillent, montent à la tête en vapeurs fines et pénétrantes, éblouissent les yeux, vous réjouissent et vous surprennent à la fois; puis s'évaporent, se dissipent, s'évanouissent en fumée, sans laisser trace de leur passage.

Tel est l'esprit du vin; tel est aussi, je crois, un peu l'esprit de l'homme, ou plutôt l'homme d'esprit.

Dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, l'esprit n'est pas le talent, encore moins le génie; le talent est solide, durable, le génie est immortel, l'esprit est éphémère; c'est le papillon de l'intelligence; il naît, étincelle et meurt.

* *

L'esprit est un don brillant de la nature, qui vit de l'inspiration; l'à-propos est son élément, l'imprévu son triomphe: lui seul sait donner un tour agréable à toutes choses, rendre aimables les sujets les plus arides, et prêter son charme à tout ce qu'il effleure, sans jamais rien approfondir.

On ne peut pas plus acquérir l'esprit qu'on ne peut apprendre la grâce; mais la civilisation seule en développe le germe trop délicat.

On trouve des vertus chez les nations sauvages; on n'y rencontre jamais l'esprit. Les peuples, comme les enfants, périssent par lui, car l'esprit est corrompateur; la société athénienne en mourut sous Périclès, la société française sous la Régence.

Les hommes d'épée feignent de mépriser l'esprit, les hommes de robe en abusent, les hommes de science le craignent, les hommes de commerce le dupent, les hommes de génie le flattent et le caressent: l'esprit se prête à toutes les alliances, et leur donne un nouveau lustre, sans en jamais rien exiger.

* *

Les sots ont, dans leur intérêt, accrédité ce bruit que l'esprit court les rues; c'est une erreur, — on ne verrait pas tant de gens qui se sont promenés toute leur vie sans l'avoir jamais rencontré.

L'esprit est comme les billets de banque: tout le monde a la prétention d'en perdre, personne n'en trouve.

L'esprit parle de ce qu'il ignore de façon à éblouir ceux qui le savent; il séduit, persuade, impose, poursuit la vérité à coups de paradoxes, et ne paraît jamais avoir plus de raison que lorsqu'il a parfaitement tort.

L'esprit est plus élégant que gracieux. Il ne peut cependant, pour plaire, se passer de la grâce; mais la grâce peut se passer de l'esprit. L'esprit a de l'attrait, — le cœur a de la grâce.

* *

Valet de chambre du génie, dont il fait la toilette, prince du théâtre, empereur de la critique, l'esprit est le dieu des salons; encensé par tous les gens d'assez bon goût pour n'avoir point encore adoré le Veau d'Or, il commande en maître et déploie complaisamment dans la causerie intime sa grâce impertinente; car l'esprit français, le plus frivole, le plus fin, le plus brillant, le plus aimable de tous les esprits, ne

(1) On se demandera sans doute quelle est cette Académie, quel est cet Académicien: Impossible de le dire.

peut se défendre d'une certaine fatuité. C'est là qu'il fait beau voir ce charmant mauvais sujet, — le chapeau insolemment penché sur le coin de l'oreille, l'œil vif, la parole incisive, la moustache retroussée, l'ironie sur la lèvre, le jarret mollement tendu, la main à la hanche, appuyé sur la garde de son épigramme, et quelque peu débraillé comme il convient à tout vaquier de bonne maison, souvent sans cœur, rarement sans vices, redouté des hommes, adoré des femmes, flatté des deux, se moquant de tous, — lancer indiscrètement le feu de ses saillies et sacrifier ses amis à la fortune de sa verve, sous prétexte qu'un bon mot a souvent plus de succès qu'une bonne action.

Au demeurant, bon prince après la bataille, galant pour les dames, juste envers le talent, généreux pour les imbéciles, impitoyable pour les sots.

* *

Voilà, Madame, l'esprit français défini par un homme qui en a montré infiniment.

Mais combien d'autres en compte-t-on qui valent moins ou mieux que lui!

Envier sans motif, nuire sans profit, calomnier sans but, — c'est l'esprit du mal.

Vivre de peu, se contenter de ce qu'on a, regarder toujours au-dessous de soi, fuir le bruit et mépriser le monde, prendre, ainsi que le dit un adage, le temps comme il vient, les hommes comme ils sont, les femmes pour ce qu'elles veulent être, et dormir sans remords à l'ombre de sa conscience, — c'est l'esprit du sage.

Mentir toujours et ne parler qu'un éternel langage de convention et de fausseté, se montrer l'ami de ses ennemis, et l'ennemi de ses amis absents, traiter les ridicules comme des vices et les vices aimables comme des qualités, faire de l'ingratitude par éducation et de la médisance par désœuvrement, vous calomnier et vous perdre avec un sourire perfide, et vous étouffer en vous embrassant; tromper, être trompé et se tromper soi-même, — c'est l'esprit du monde.

* *

Aimer beaucoup pour être aimé un peu; croire au bien plutôt qu'au mal, et chercher dans les actions des hommes des excuses plutôt que des fautes; ne point accuser sans savoir et surtout sans pouvoir juger, prêcher par ses exemples au lieu de condamner par ses paroles, prouver que la vertu sincère est indulgente, et la prudence seule inexorable; puiser en son propre cœur, quand il est resté bon et pur, cette sainte et consolante conviction qu'il existe des cœurs honnêtes même parmi les esprits égarés, regarder en soi avant de flétrir autrui, épargner l'absent et ne jamais jeter la première pierre, — encore moins la dernière, — c'est l'esprit du cœur, Madame, c'est l'esprit de charité; il sied aux femmes, et cela seul m'assure qu'il fait partie du vôtre.

Traiter sérieusement les choses frivoles, et frivolement les choses sérieuses; vouloir plaire en tout temps, ne jamais dire ce qu'on pense, et penser rarement ce qu'on dit, faire de dissimulation vertu; — c'est l'esprit féminin.

Ce mot m'est échappé; pardonnez ma franchise. Dans ce sexe, après tout, si vous êtes comprise, Madame, vous n'avez que ses divins appas.

Et je n'ai point parlé de la mère de famille. J'aurais bien des choses encore à vous dire sur l'esprit... Mais ne serait-ce pas en manquer que de vouloir tout dire à la fois?

P. VINÔVE D'ÎLE.

DU PRIX DE QUELQUES TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES.

Les artistes se plaignent généralement que leurs tableaux se vendent peu et se paient mal. Hélas! ils subissent la mauvaise influence qui pèse sur toutes choses, par le temps qui court. Les doléances que nous entendons à ce sujet, nous ont déterminé à faire quelques recherches, et voici tout d'abord deux faits intéressants, à propos de Michel-Ange et du Corrège.

La „Sainte Famille,” un des rares tableaux de Michel-Ange, qui méprisait la peinture sur toile — „arte da donna,” disait-il, — fut cédée à un gentilhomme florentin, Agnolo Doni, moyennant 70 écus. Encore ce maître cardeur de laine s'avisait de marchander. Michel-Ange doubla le prix convenu, et Vasari raconte qu'Agnolo Doni s'empessa de payer, dans la crainte de voir l'artiste doubler encore ses prétentions.

Quant au Corrège, son chef-d'œuvre, la Sainte Famille de Parme, connue sous le nom de „San Girolamo,” fut faite sur commande pour le compte de la veuve d'un gentilhomme parmesan, Bergonzi Brisei de Cassa, moyennant 47 sequins (environ 552 francs). A vrai dire, le pauvre peintre fut nourri pendant les six mois qu'il travailla à ce chef-d'œuvre. La veuve en fut si satisfaite qu'elle donna au Corrège, à titre de gratification, le jour de son départ, deux voitures de bois, quelques mesures de froment et... un cochon gras!

Lorsque le général Bonaparte ordonna d'envoyer à Paris le „San Girolamo” du Corrège, le malheureux duc de Parme offrit un million pour conserver le tableau que la veuve de Bergonzi avait payé 47 sequins. Bonaparte refusa. Il avait, lui aussi, le respect des chefs-d'œuvre de l'art. Deux années auparavant, il avait écrit sur son genou cet ordre du jour célèbre, portant „que le couvent de Santa Maria della Grazia consacré par le génie de Leonard de Vinci, et où il a peint la fresque admirable de la Cène, serait exempt de logements militaires.”

Ceci fait songer à l'un des plus admirables tableaux de Raphaël „la Vierge de Saint-Sixte,” payée en 1753 par l'électeur de Saxe, Auguste III, 200,000 francs, et qui est le plus précieux des bijoux de ce Musée de Dresde, où l'on ne compte que des chefs-d'œuvre.

* *

C'est d'ailleurs un fait acquis à l'histoire que les œuvres des grands peintres et des grands statuaires ont toujours été couvertes d'or par les publicains, par les enrichis, quand ces œuvres n'étaient pas achetées plus cher encore par l'Etat ou par les villes. Une médiocre statue de marbre, au dire de Pline, valait couramment à Rome 12,000 francs de notre monnaie. En Grèce, où le sentiment de l'art était commun à tous les habitants de l'Attique, Lycias refusa pour un de ses tableaux 60 talents, 324,000 francs. César payait la valeur de 432,000 francs les deux tableaux de Timomaque qu'il plaça à l'entrée du temple de Vénus genitrix. Un tableau d'Aristide, peintre grec, le Bacchus, fut vendu 540,000 francs. Le roi Attale offrit aux habitants de Cnide de payer toutes leurs dettes en échange de la Vénus de Praxitèle. Faut-il rappeler qu'aux applaudissements de la foule, la France a acquis, moyennant 630,000 francs, la „Conception immaculée” de Murillo?

Le goût des belles œuvres s'empare souvent des natures les moins artistiques. Cicéron, fort bourgeois, comme on sait, pressait son ami Atticus de lui expédier des Hermès à tête de bronze. Verrès dépouillait les temples de la Sicile. Les moindres ouvrages de la statuaire grecque atteignirent à Rome des prix fabuleux.

Toutefois Rome ne fut jamais le sanctuaire de l'art. Deux peuples seulement ont eu le génie et le sentiment des grandes choses : les Athéniens et les Florentins. Toute la Grèce vint admirer dans l'atelier d'Apelles la Vénus Anadgomène. La Madone de Cimabue fut portée processionnellement au milieu de l'enthousiasme populaire jusqu'à l'église de Sainte-Marie-Nouvelle où elle est encore aujourd'hui. Charles I^{er} d'Anjou l'alla visiter dans l'atelier du peintre.

Terminons par un fait qui ne date que de quelques années et qui dépasse certainement tout ce que l'histoire raconte des prix auxquels les peintres vivants ont vendu leurs œuvres. La „Bataille de Friedland,” de Meissonier a été achetée par un riche Américain, Sir Stewart, moyennant la somme de 300,000 francs! — Cela fait rêver : un tableau d'un mètre 55 centimètres de long. Et au moment où nous terminons ces lignes, on nous apprend qu'un de nos compatriotes a acheté au même artiste un tableau qu'il a payé deux cent cinquante mille francs.

W.

LA DOULEUR ET L'ENNUI.

Mourant de faim, un pauvre se plaignait; Rassasié de tout, un riche s'ennuyait.

Qui des deux souffrait davantage? Ecoutez sur ceci la maxime d'un sage :

„De la Douleur et de l'Ennui
Connaissez bien la différence;
L'Ennui ne laisse plus de désirs après lui, [ce.”
Mais la Douleur près d'elle a toujours l'Espérance.”

L.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 72.)

XXII.

Comme elle l'avait promis à Eléonore, M^{me} de Vaudrez se rendit à Rouge-Cloître, où tout lui parut encore plus triste et plus désolé que lors de sa dernière visite. On s'y serait cru dans un tombeau. Les gens de service n'y marchaient que sur la pointe des pieds et ne se parlaient qu'à voix basse; la chambre où le crime avait été commis était fermée à clef et personne n'osait en approcher.

La baronne alla d'abord visiter le pauvre petit être privé de mère désormais, et en le voyant, elle ne put retenir ses larmes, quoiqu'elle le trouvât frais et souriant aux bras de sa nouvelle nourrice, car Rosalie avait elle-même compris qu'après sa terrible déposition sa place n'était plus là, et elle était partie brusquement, le lendemain de l'arrestation d'Eléonore.

M^{me} de Vaudrez se rendit ensuite dans l'appartement de René. La vieille Augustine était assise au pied du lit, faisant l'office de garde-malade.

— Comment va-t-il? demanda-t-elle à l'oreille de la cuisinière.

— Toujours dans le même état, madame; il ne fait que répéter le nom de Clarisse, et la manière dont il le prononce vous fend le cœur.

Ce que venait de dire la vieille femme avait été entendu sans doute par le malade, car il se leva à moitié et se mit à proférer ces paroles d'une voix qui ne semblait plus appartenir à un être humain :

— Clarisse, Clarisse... oui, oui, elle est partie, je le sais... et c'est Eléonore qui aurait dû partir... Ses yeux noirs m'effraient, ils me suivent partout... Ah, scélérat de Féréol! te voilà donc!... Clarisse, n'approchez pas de lui... Vous l'avez aimé autrefois, n'allez pas me quitter pour le suivre, car je vous aime tant, moi! je ne pourrais vivre sans vous... Vous étiez le soir ensemble... je vous ai vus, et la bague, la bague... Oh, quel rêve, quel rêve j'ai fait!

Là dessus, il retomba épuisé sur sa couche, en fermant les yeux.

Cette scène poignante arracha des larmes aux deux femmes qui en étaient témoins.

— C'est ainsi que ça se passe presque tous les jours et toutes les nuits, dit la cuisinière, après avoir conduit la baronne dans un coin reculé de la pièce. Toujours les mêmes paroles, toujours les mêmes noms dans sa bouche! Aux accents de la tendresse succèdent ceux de la jalousie et de la haine.

— N'a-t-il pas quelques intervalles lucides? demanda M^{me} de Vaudrez.

— Il y a des moments où l'on croirait qu'il sait qu'elle est morte, qu'elle a été tuée; mais cette idée se dissipe bientôt; il la voit, il lui parle.

— N'a-t-il jamais demandé à voir Mademoiselle?

— Pas une seule fois. Elle lui apparaît aussi dans son délire, et alors il n'a pour elle que des injures.

— Le médecin a-t-il quelque espoir de le voir revenir à la raison?

— Il ne se prononce pas; seulement, il a

constaté que M. le comte n'a plus de fièvre, et comme le cerveau continue à rester dérangé, il trouve que c'est un mauvais signe. En tout cas, je tremble pour le moment où il reviendra à lui, où il apprendra tout, où il saura la triste position de M^{lle} Eléonore, et le motif...

— Quoi qu'il advienne, Augustine, veillez à ce qu'il ne sache la vérité que quand il sera parfaitement en état d'en supporter la révélation... N'oubliez pas les recommandations que je vous ai faites à cet égard... Mais voilà que la nuit vient, je vais retourner aux Runnes.

La bonne dame se rendit de nouveau dans la chambre du petit René, pour embrasser encore le pauvre orphelin, plongé dans un calme et doux sommeil.

Au moment où elle montait en voiture, elle vit entrer dans la cour un vieillard à longue barbe et à longs cheveux blancs, portant un chapeau noir à larges bords et couvert d'un sarrau de toile bleue déteinte, qui lui tombait jusqu'au bas des jambes, lesquelles se terminaient par d'énormes sabots.

C'était Simon Vitreux, le berger de la ferme voisine.

A sa vue, une étrange idée passa par l'esprit de la baronne.

— Tiens, se dit-elle, j'ai envie de la faire venir demain aux Runnes.

Elle donna un ordre à son cocher, qui se mit à la poursuite du vieillard, lequel répondit en s'inclinant, et la figure épanouie :

— Certainement que j'irai; je suis bien aux ordres de M^{me} la Baronne.

Pour bien comprendre ceci, il faut savoir que Simon Vitreux jouissait, dans la contrée, de la réputation non-seulement de connaître une foule de faits anciens, ainsi que tous les remèdes pouvant guérir bêtes et gens, mais d'être surtout un très-habile devin. Or, quelque forte et éclairée que fût l'intelligence de M^{me} de Vaudrez, les événements qui venaient de s'accomplir l'avaient troublée un peu, et elle avait résolu de causer, à tout hasard, avec le vieux berger, des choses qui s'étaient récemment passées. Elle fondait comme un vague espoir sur cette entrevue.

XXIII.

Simon Vitreux, qui était lié d'ancienne date avec Hubert, venait au château pour voir le domestique, devenu majordome. Il se rendit à la cuisine, où se trouvaient la nouvelle nourrice, la fille de quartier, le petit vacher et la cuisinière, le malheureux que celle-ci était chargée de veiller venant de s'endormir d'un profond sommeil.

Quoique celui qu'il cherchait fût absent, on fit asseoir le berger et on lui offrit une cruche de bière.

— Quoi de nouveau, père Simon? demanda Augustine.

— Je viens ici justement pour savoir quelque chose, répondit le vieillard. La chère demoiselle est-elle en bonne santé? supporte-t-elle son sort avec courage? va-t-elle être rendue à la liberté?

— Nous pouvons répondre „oui” aux deux premières questions, grand-père; mais quant à la dernière, néant!... Nous ne sommes pas des devineresses, nous. C'est plutôt vous que nous devrions interroger.

— Tout ce que je sais, mes enfants, c'est qu'elle est parfaitement innocente. Mais ce n'est pas une raison pour qu'on échappe aux mains de la justice; celle-ci se trompe quelquefois et frappe l'un pour l'autre.

— Vous ne supposez pas sans doute qu'il en sera ainsi avec Mademoiselle?

— Je ne puis vous dire qu'une chose: c'est qu'elle n'a pas plus mis la main que moi sur cette belle jeune dame, qui n'a fait que passer ici pour aller si tristement au cimetière... Tenez, ajouta-t-il en avançant sa chaise, j'ai un soupçon...

— Oui, M. Féréol: tout le monde sait cela.

— Il ne s'agit pas plus de lui que de sa sœur. Le coup est venu d'un autre côté, j'y mettrais ma tête.

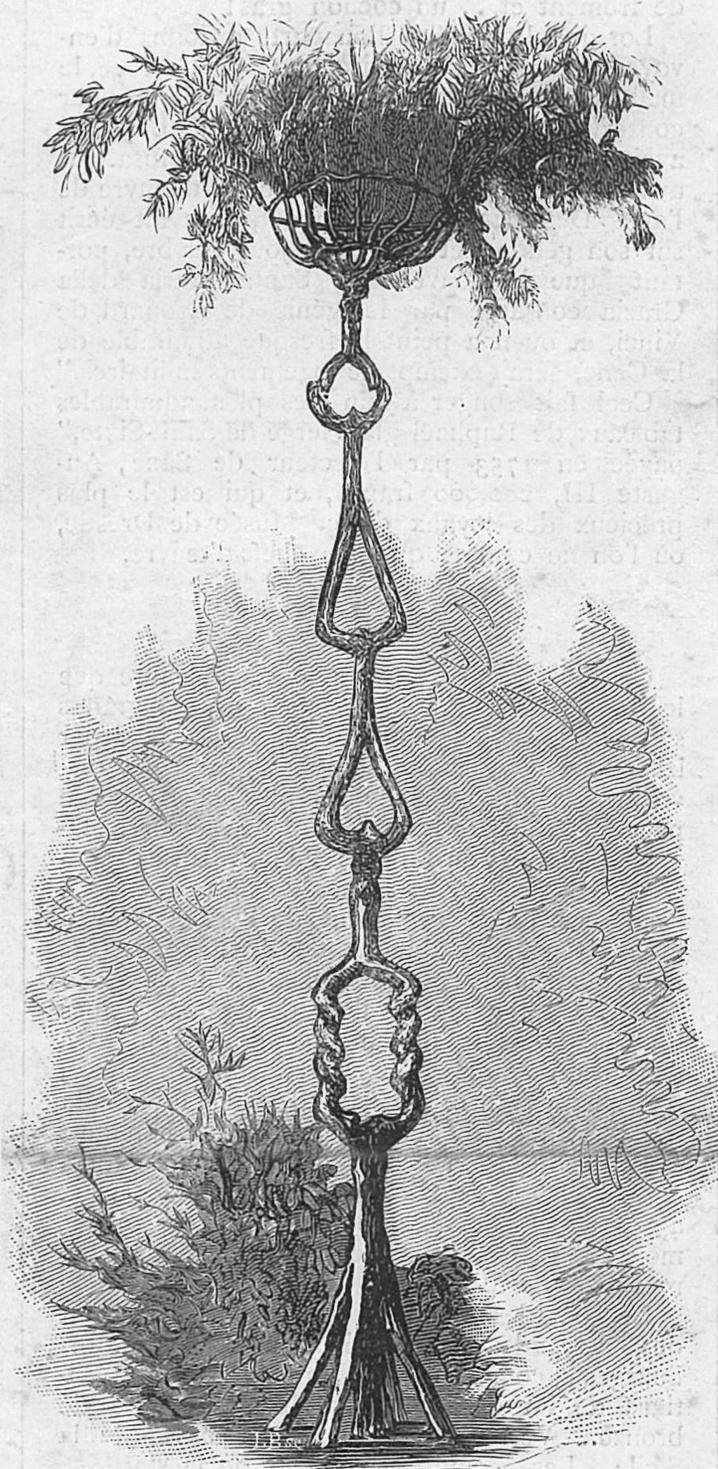
— Expliquez-vous donc, père Simon, expliquez-vous. Que n'avez-vous déjà fait part de vos soupçons à la justice...

Le berger sourit.

— Allons donc, fit-il, le juge me mettrait à la porte en disant que je suis fou, car ces gens-là, ça n'admet que des choses qui tiennent à ce monde-ci, et pas à l'autre.

— A l'autre monde! exclama la jeune nourrice en frissonnant.

— Oui, ma jolie brebis, et puisque nous en sommes là-dessus, je m'en vais vous raconter une histoire que je connais depuis l'âge de dix ans. Elle a passé par la bouche de cinq de mes ancêtres, tous bergers comme moi. Je n'en ai jamais parlé, mais aujourd'hui je veux



UNE CURIOSITÉ DE L'ARBORICULTURE.
LE FRENE DU JARDIN D'ACCLIMATATION A PARIS.

qu'un chacun la sache, car ça doit expliquer tout, du moins devant l'opinion du pays.

„Écoutez-moi donc.

„Sachez d'abord que le premier ancêtre de Monsieur le comte, qui est venu s'établir ici il y a près de deux cents ans, s'appelait d'abord le chevalier de Westriaux. Il était colonel au service de l'empereur d'Allemagne. Ayant obtenu sa retraite, il se maria avec une jeune femme de ce pays-ci, et comme il aimait passionnément la chasse, il acheta la présente propriété, un ancien monastère, et avec ça pas mal de terres et de bois. Ayant été créé comte pour ses services passés, il trouva bon de laisser là son nom pour prendre celui de Rouge-Cloître. Que voulez-vous? chacun a ses idées. Du reste, c'était un esprit singulier... Il eut un fils unique, appelé René comme Monsieur, et c'est de lui qu'il va être question.

„Ce René se maria, et eut aussi un fils, à

qui il donna son nom: vous voyez que l'usage remonte assez haut.

„On était en l'année 1721; mettons même que ce soit un peu avant ou un peu après; ça n'y fait rien. Je n'ai pas de renseignements exacts sur la femme qu'il avait épousée, ni sur la vie qu'il menait avec elle.

„Les uns disaient qu'ils s'entendaient bien, d'autres, qu'ils s'entendaient mal. Toujours est-il, et voici où l'histoire devient extraordinaire, toujours est-il qu'on la trouva un soir... assassinée.

— Ici, au château! s'écrièrent tous les auditeurs.

— Oui, oui, ici, et... voyons, ne tremblez pas comme ça, vous en entendrez bien d'autres... et dans la même chambre... frappée aussi au cœur, pendant qu'elle dormait.

„Si l'affaire occasionna du tintamarre, cela va de soi; mais la justice de ce temps-là n'y vit goutte, car on ne découvrit pas l'auteur du crime. On ne soupçonna même personne.

„Quant au mari, il tomba dans un tel désespoir qu'il se mit à vivre comme un sauvage, et un soir qu'il revenait de la chasse, on entendit une détonation et on trouva le comte mort, la tête percée d'une balle qu'on supposa l'avoir frappé pendant qu'il déchargeait son fusil. Je vous dirai, en passant, que c'est son portrait qui se trouve parmi d'autres, dans la grande salle; c'est le troisième à gauche... Vous verrez que votre Monsieur est bien du même sang.

„Son fils n'était alors qu'un petit garçon, il fut mis en pension, et le château resta sans maître pendant de longues années. Enfin, ce René se maria; je puis dire le nom de sa femme: c'était une baronne de Tigonville. Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau jour les époux décampèrent, et on raconta que c'était parce que le père revenait... Oh, ne vous récriez pas comme ça, mes enfants... Ce n'était pas douteux, car Madame elle-même déclarait l'avoir vu, une arme à la main et la menaçant.

„Tant qu'elle vécut, elle ne voulut jamais revenir à Rouge-Cloître, ni son mari non plus. Le fils de celui-ci, qui ne connaissait peut-être pas l'histoire, revint prendre possession du domaine de ses aïeux. C'était l'arrière grand-père du pauvre Monsieur qui est là si malade.

„Soit que ces terribles affaires fussent oubliées, soit qu'on ne voulût pas qu'il les connût, il n'en fut plus question, et Rouge-Cloître continua à être habité par ses propriétaires, sans qu'on parlât encore de l'apparition. Mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ne se soit plus montrée... Et maintenant, ai-je besoin de vous dire ce que je crois?...”

Au moment où le berger prononçait ces paroles, la porte s'ouvrit avec violence, et Hubert parut, l'air furieux.

— Vieille bourrique! s'écria-t-il, il y a un quart-d'heure que je t'écoute... Comment peux-tu venir débiter de pareilles sottises, qui font peur aux gens et entachent, dans le passé, l'honneur d'une famille si cruellement éprouvée aujourd'hui?

— Hé, hé, dit Simon Vitreux tranquillement, sottises à tes yeux, c'est possible, mais tu ne sais pas, toi, que tous les anciens Rouge-Cloître tenaient fort à leur noblesse, et, dans ce cas-ci, n'y avait-il pas une mésalliance? Réponds, si tu peux.

— Pas si nigaud! tu ne crois point toi-même à ce que tu débités... Tu connais à fond ça, c'est vrai, un tas de légendes, et tu les arranges selon les cas; c'est là une de tes forces auprès des gens crédules. Au reste, il s'agit de bien autre chose: M^{lle} Eléonore a été renvoyée aujourd'hui devant les Assises, et le bruit court qu'il est arrivé au procureur du roi une lettre dans laquelle M. Féréol se déclare coupable...

Le berger se leva et dit avec véhémence:

— Il ment, et je le prouverai, moi!

— Bah! avec ton conte de tout-à-l'heure.

— Avec ça, mêlé à du réel.

(A continuer.)